

Le morcellement identitaire des populations littorales ; quelques éléments de l'histoire du peuplement

■ S. BOUJU. *Socio-Anthropologue,*
EHESS, CETMA, Paris.

mots-clefs : HISTOIRE DU PEULEMENT
POPULATIONS CÔTIÈRES MIGRATIONS BAGA
NALU LANDUMA TEMNE BULLOM DIOLA BALANT
BIJAGO MANDENI

keywords: SETTLEMENT HISTORY COASTAL PEOPLE
MIGRATIONS BAGA NALU LANDUMA TEMNE
BULLOM DIOLA BALANT BIJAGO MANDENI

Cette communication concerne la dynamique du peuplement côtier de la Guinée et du nord de la Sierra Leone. Elle fait aussi référence aux deux grandes caractéristiques des populations des Rivières du Sud puisqu'elle met en relief à la fois l'unité culturelle des peuples de riziculteurs côtiers¹ mais aussi la diversité des identités ethniques et le morcellement des entités socio-politiques.

Bien que l'histoire du peuplement que nous tenterons de « retracer » ne fait pas formellement mention d'habitants côtiers avant les premières vagues de peuplement nalu, landuma et baga, il est évident que les régions côtières connurent un peuplement humain très antérieur à l'arrivée de ces groupes sur le littoral. Malgré la rareté des recherches archéologiques et préhistoriques effectuées dans cette partie de l'Afrique de l'Ouest, quelques recherches attestent la présence de gisements préhistoriques plus ou moins anciens. Schnell (1945) fait mention, près de Dubréka, aux environs du mont Kakoulima, près de Conakry, de la découverte par un planteur d'une dizaine d'objets lithiques composés de bifaces taillées, de haches polies ainsi que d'autres objets². Un an plus tard, le même auteur mentionne des fouilles effectuées à Ratoma. C'est dans la forêt sacrée localisée dans la grotte de Kakimbo (tout proche de l'actuelle route qui monte vers Kipé dans la banlieue nord de Conakry) que de nombreux objets ont été trouvés³. Ces très anciennes populations qui sont attestées par l'archéologie ne laissèrent pas de traces dans la mémoire des tenants de l'histoire écrite ou orale. Soit elles migrèrent ailleurs d'elles-mêmes avant l'arrivée des populations contemporaines, soit ces dernières les chassèrent, soit encore elles y furent assimilées comme cela est le plus probable. Quoi qu'il en soit, ce qui retient ici notre attention, c'est le processus historique du peuplement du littoral par les populations que l'on y trouve aujourd'hui. On ne peut nier les similitudes importantes entre les populations

1. « Défrichements et aménagements sont au service d'une authentique civilisation du riz dont l'empreinte est particulièrement forte en pays diola (Basse Casamance), chez les Balant de Guinée Bissau, en certains secteurs du pays baga (Guinée-Conakry) ou en bordure des estuaires du pays temne (Sierra Leone). Partout, d'évidentes corrélations associent le poids des densités et la qualité des aménagements rizicoles : à la pression des premières, répond le nécessaire perfectionnement des seconds. » (Pelissier, 1989 : 3).

2. « La diversité des objets, qui forme passage des objets taillés aux objets polis, paraît indiquer qu'il y a là plusieurs niveaux ou du moins plusieurs techniques différentes du Toumbien. Il est possible qu'il y ait eu là un atelier. » (Schnell, 1945 : 4).

3. « Une couche superficielle renfermait des débris de poterie, des cendres et des débris de coquilles. Un niveau plus profond se révéla riche en objets lithiques : haches polies, haches mi-polies mi-taillées, pointe, etc. Au total plus de 300 pièces furent récoltées, presque toutes de petite taille; la plus grande hache, partiellement polie, atteignait 15 cm. [...] Outre les haches, disques et bifaces (parfois en forme de feuille de laurier), la grotte de Kakimbo a livré des grattoirs,¹ des lames et [...] un outillage microlithique en quartz. » (Schnell, 1946 : 6).

littorales installées sur le proche littoral depuis la Casamance jusqu'en Sierra Leone. Ces similitudes concernent parfois les raisons de leur fuite depuis l'intérieur des terres ou les types de milieux écologiques habités ainsi que les modes d'exploitation de ces milieux (qui prennent la forme d'une riziculture intensive). Certaines grandes unités sociales et/ou politiques se sont désagrégées et forment tout au long de la côte des « groupes humains très morcelés » (Wondji, 1985 : 17) qui sont caractérisés par « de multiples petites unités socio-culturelles essentiellement organisées sur la base des lignages, des clans et des villages. » (*op. cit.* : 34). A ces similitudes, il faut malgré tout opposer des historiques de peuplement quelque peu différents, des dynamiques sociales qui firent qu'au cours du temps certaines de ces sociétés se renforcèrent et se développèrent (Diola, Temne), se maintinrent (Balant, Bijago, Nalu) ou au contraire tendent de nos jours à s'étioler en se fondant dans des groupes plus vastes et plus forts qui les ont presque totalement assimilés (Baga, Mandeni).

LE CONTEXTE HISTORIQUE DU PEUPEMENT CÔTIER

Du X^e au XV^e siècle, le Fouta Djallon abritait de nombreuses communautés qui se caractérisaient notamment par l'absence d'organisation socio-politique hiérarchique à l'intérieur d'elles-mêmes et entre elles⁴. Temne, Baga, Landuma, Nalu, Bassari, Koniagui, Tiapi, Tenda, et plus tard Dialonke cohabitèrent pacifiquement dans le Fouta Djallon⁵. Les anciennes populations foutaniennes partageaient cette absence de structure politique centralisée et avaient en commun un sens profond de l'indépendance qui leur épargnait toute velléité de pouvoir hégémonique surgissant de l'extérieur ou à l'intérieur d'elle-même. Mais cette caractéristique, commune à tous ces groupes, va les mettre à la merci des futurs réfugiés/envahisseurs qui eux avaient connu, avant leur arrivée, des chefferies sinon des empires hiérarchiquement structurés où les conflits avaient formé ces populations aux arts de la guerre. On décrit souvent le peuplement du Fouta durant cette période comme un agglomérat inorganisé de différentes ethnies plus ou moins apparentées entre elles. Plus que des ethnies véritablement et précisément constituées, ces populations formaient plutôt « une poussière de clans aux contours imprécis » (Diallo A. O. et Diallo R., 1973 : 8). Ces populations de cultivateurs étaient organisées autour de structures villageoises, chaque village étant indépendant des autres villages voisins (Niane D. T. *et al.*, 1984). Dès le XII^e siècle, elles vont subir l'arrivée de migrants fuyant les conséquences des déclin des différents empires de l'intérieur. Les populations de réfugiés furent accueillies par les autochtones du Fouta Djallon comme de nouveaux fuyards, eux-mêmes l'avaient certainement été en leur temps. De cet ensemble disparate composé de divers groupes humains qui jalouaient leur indépendance et leur autonomie tant politique qu'économique, aucun chef de guerre, aucun personnage charismatique ne ressort des traditions orales.

L'intérêt de s'attarder sur l'histoire du peuplement littoral est d'attirer l'attention, d'une façon plus pragmatique, sur l'avantage qu'il y a à raisonner en termes de populations et de groupes sociaux plutôt que d'utiliser trop facilement et sans la définir la notion d'ethnie qui tend à figer les composantes culturelles de ces groupes, à les rendre immuables dans le temps et dans la forme. Binet (1972) pose le problème de l'identité des peuples littoraux de cette région de façon plus radicale :

« Tous les peuples côtiers (Diola, Djougout, Floup, Baïot, Baïnouk, Mandjak, Balant, Papel, Biafada ou Bissago) se ressemblent beaucoup. [...] Du Sénégal à la Guinée portugaise, des estuaires aux archipels tout proches, les Nalu, les Landouman de Boke (Guinée) et même les Baga de Boffa ou Dubreka leur sont probablement apparentés. Des ethnologues font même état de traits de ressemblance avec les Coniagui et les Bassari qui habitent les contreforts nord-ouest du Fouta Djallon. [...] Les Landouman se considèrent comme frères des Timné de Sierra Leone. Les Boulom, les Seborá ou les Krim semblent pouvoir être rapprochés des

4. A ce propos Brasseur et Savonnet (1960) notaient que les réfugiés de l'intérieur se caractérisaient notamment par l'absence presque complète de structure politique cohérente et forte et par leur vocation nettement agricole.

5. « Le nom du Fouta-Djallon se réfère à ces deux ethnies : Fouta (les Peulhs, venus du Fouta-Toro au Sénégal, du Macina au Mali et, antérieurement d'ailleurs, peut-être de Nubie, portent aussi les noms de Foulah, Fulani ou Foulbés) et Djallon (de Djalonké). » (Lewin, 1984 : 30). Delafosse (1958) et Germain confirment l'étymologie du mot en rapport avec le Fouta sénégalais mais évacuent les références ethniques : « L'expression Fouta-Djallon est récente; elle a été imaginée par les Toucouleur venus du Fouta-Sénégalais qui en souvenir de leur patrie, ont donné au Djallon cette appellation de Fouta du Djallon par opposition au Fouta du Toro ou vrai Fouta ». » (Germain, 1984 : 62).

Kissi. On en vient à émettre l'hypothèse d'un premier peuplement de toute la région, Fouta compris, par ces populations. Un premier refoulement aurait eu lieu vers le XV^e siècle avec l'installation de Koli Tenguela des Peuls païens et des Dialonke. Puis la pression se fit plus nette lorsque les Peuls islamisés écrasèrent les Dialonké et les forcèrent à descendre vers la mer. On comprend alors pourquoi les peuples nalu sont séparés des Coniagui et les Boulom des Kissi par une intrusion de population de langue très différente. » (Binet, 1972 : 422).

Une étude succincte du peuplement côtier n'est donc pas inutile pour comprendre la diversité des organisations politiques de populations qui par ailleurs sont culturellement très semblables.

LE PEUPEMENT CÔTIER

LES NALU (GUINÉE-BISSAU ET GUINÉE)

A l'instar du pays baga, le pays nalu est plat et marécageux, il est propice à la culture du riz inondé⁶. Il s'étend des rives du Rio Nunez au Rio Kassiny (Cacine) et se prolonge dans l'archipel des îles Tristao avec les villages de Kotarack, Kapken, Katenk, Kapsine. Les Nalu peuplent aussi la région de Bigini en Guinée-Bissau⁷. En République de Guinée, le centre culturel nalu se situe à Kanfarandé. Thomas (1972) affirme, comme il l'a fait pour les Baga, qu'il y a des Nalu en Sierra Leone « Localisation des Nalu : Sierra Leone, Guinée. » (Thomas, 1972 : 347) alors qu'ils en sont complètement absents. Dans sa monographie historique, Figarol distingue trois groupes nalu, s'exprimant théoriquement dans des dialectes différents, il précise leurs implantations villageoises :

« Il existe trois familles chez les Nalus, toutes apparentées.

- 1) Les *Kissassi Kayes* (gens de Kissassi) d'où dépendaient les villages de Kagbassa et Kankouf.
- 2) Les *Tawoulia Kayes* (partisans de Ta-Wili) d'où dépendraient les villages de Sokobouly, Caniop, Rapas, Kram soe soe et Victoria (Kanfarandé).
- 3) *Kala Kayes* (Chef de famille issu de Yani) d'où dépendaient les villages de Katarack, Cassana et Katonguila. » (Figarol, 1912 : 93).

Les lieux d'origine des Nalu avant leur implantation définitive sur la côte varient selon les auteurs. Pour Roguiatou Diallo (1974), les Nalu viendraient pour partie de Youkounkoun dans le Badiar (frontière du Sénégal) et pour une autre du Fouta Djallon, plus précisément de Timbo. Une autre version, celle de Alamy Gassimou Sonka (de Kassini), citée par A. Diallo (1980) affirme que si les Nalu sont bien originaires du Fouta Djallon, ils sont d'abord passés par le Badiar, puis sont descendus en Guinée-Bissau avant de gagner lentement la République de Guinée sous la pression des Peul et des nouveaux arrivants. Figarol (1912) quant à lui ne nous en apprend pas plus, il confirme que c'est sous la poussée des « guerriers mahométans » qu'ils auraient rejoint la côte. F. Lamp (1986) signale que les Baga décrivent les Nalu comme de proches parents⁸. Niane et Kake (194), en rappelant leur origine foutanienne, précisent par ailleurs que si les Landuma sont les voisins des Nalu, ils sont aussi leurs parents. Houis (1950) affirme que les Nalu sont parents des « Bidyagos » des îles « Bissagos », il ajoute « Ils formaient probablement autrefois un même peuple avec les Baga et les Timéné dont les langues sont presque identiques. » (Houis, 1950 : 28). Il précise aussi qu'il y a une forte parenté entre le vocabulaire nalu et baga fore. On sait que les Baga Fore et les Baga Sitemu ne parlent pas la même langue. Celle des Baga Fore est semblable à celle des Nalu, celle des Baga Sitemu ressemble fortement à celle des Temne. Il est donc fort peu probable qu'il y ait parenté des Nalu à la fois avec les Bijago, les Baga Fore et les Temne. Toutes sources confondues, la population nalu est reconnue

6. Si les Nalu sont indéniablement reconnus pour leur maîtrise des techniques rizicoles, en revanche, la pêche n'a jamais constitué une activité privilégiée. Au début du XVIII^e siècle, Caillé précise même : « Ils mangent peu de poisson n'ayant pas l'adresse de le pêcher [...] Ces peuples font peu de commerce; ils ne vendent que du sel, qu'ils vont acheter chez les Bagos. » (Caillé [1830], 1989 : 205).

7. Tardieu (1847) les localise aussi à son époque sur la rive gauche du Rio Grande en actuelle Guinée-Bissau. L'autre rive du fleuve était occupée par les « Biafares ». Mais plus anciennement, Duarte Pacheco Pereira [1506-1508] [1956 : 73], sur ce même fleuve, note la présence des Guogoulis (landuma) et de Beafada mais aucunement celle des Nalu.

8. « The Nalu to the north are described by the Baga as their cultural relatives. » (Lamp, 1986 : 65).

comme ayant investi la région en plusieurs vagues de peuplement. La première grande vague eut lieu bien avant la tentative d'hégémonie peul dans le Fouta, certainement entre le XIII^e et le XIV^e siècle, la seconde aurait eu lieu juste après la guerre de Talansan (1727-1728).

LES TEMNE (SIERRA LEONE ET EXTRÊME SUD DE LA GUINÉE)

Ils furent les premiers à quitter le Fouta, ils restèrent longtemps dans l'hinterland de la Sierra Leone avant de rejoindre la côte⁹. Avant leur séjour au Fouta Djallon, Wondji (1985) pense qu'ils venaient du Sénégal. En langue temne et бага, on les appelle *vtemne*, les vieillissants, tout comme les Baga Sitemu *vtem бага* ou *utem ubaka* déformé en *vtemui* puis Sitemu par les Susu. Ils s'installèrent dans le nord de la Sierra Leone et dans les environs de Forecariah aux côtés des Mandeni. Ils furent suivis par les Bullom qui s'implantèrent directement sur la côte. Mais l'intérêt pour le commerce de traite et les activités du trafic maritime les attirèrent vers le littoral. Certains informateurs signalent que Baga et Temne étaient cousins dans la région de Portoloko. Mais nous n'avons pas d'autres informations qui confirmeraient un peuplement бага en Sierra Leone¹⁰. Comme les Baga, les Temne étaient anciennement des spécialistes de la riziculture¹¹. Les Temne forment l'un des deux plus importants groupes ethniques de Sierra Leone, ils furent très tôt en contact avec les Européens avec lesquels ils passèrent des traités, ils laissèrent les Anglais s'installer à Freetown en leur concédant des terres¹². Les Temne marquèrent très fortement les autres sociétés littorales où ils s'installèrent pour pratiquer la pêche, notamment les sociétés littorales guinéennes.

LES LANDUMA (GUINÉE)

Les Landuma sont les premiers habitants du plateau de Boke, on les retrouve sur la rive gauche du Rio Nunez, depuis son cours moyen jusqu'à son cours supérieur (Diallo A., 1980). Le pays landuma est limité au nord par les régions de Gaoual et de Telimele (qui font partie du Fouta Djallon et qui sont de nos jours occupées par les Peul et les Toubaka). Au nord-ouest, il pénètre en Guinée-Bissau, au sud et au sud-ouest, il est frontalier des basses plaines marécageuses qui sont le domaine des Nalu et des Baga. Dans la région de Kade ceux qui se désignent sous le nom de Tchapis se rencontrent dans les villages de Kitchar, Kankondi, Dombiadji, Kalatch. En dehors de ces villages, ils constituent une part très importante de la population de la ville de Boke, préfecture de la région. Par ailleurs, nous les retrouvons de l'autre côté de la frontière guinéo-portugaise dans les villages de N'Gabou et Tchana notamment. Cornevin (1963) précise que les Mapis ou Tchapis sont très proches des Tanda et sont installés à la frontière de la Guinée-Bissau, leur langue serait proche de celle des Tanda et des Baga. D'autre part, Cornevin les inclut dans un ensemble plus vaste composé des Tanda, des Temne et des Baga. Les appellations devant désigner ces populations sont diverses et multiples, les différentes variantes tendent malgré tout à avoir des consonances voisines : « Chocholys » pour Duarte Pacheco Pereira (1505), « Quoquolys » avec Alvares d'Almada. Cornevin (1963) les désigne sous le nom de « Mapis » ou « Tchapis », ce qui pour Arcin (1911) correspond à un état intermédiaire de la

9. « Historians are not agreed on the time that the Temne came to settle on the coast. It would seem that at least by the close of the sixteenth century they were firmly settled in their present lands. » (Buah, 1978 : 4). Cette situation a certainement pour origine les versions divergentes des témoignages de deux navigateurs portugais. Le premier, celui de Valentim Fernandes [1506-1510], relate que la Serra Lyoa (à cette époque la Sierra Leone s'étendait du Rio Pongo jusqu'au cap des Palmes) est peuplée par deux peuples, les Bullom et les Temne. Les premiers sont localisés tout au long du littoral et à l'intérieur jusqu'ou peuvent naviger les pirogues. Les seconds, qui parlent une autre langue, sont installés dans l'immédiat hinterland derrière les Bullom. Lors de la descente des Temne sur la côte, ils scindèrent la population bullom en deux (Rodney, 1970). Mais la description du peuplement de cette même Sierra Leone diffère sensiblement selon Ca Da Mosto [1455-1457]. Ce dernier précise que des îles de Loos jusqu'à la rivière de Sierra Leone, cette côte est habitée par les Temne. Au sud des Temne, de la rivière de Sierra Leone jusqu'au cap des Palmes, c'est le pays des Bullom. Selon cette version les Temne furent donc des côtiers bien avant le XVI^e ou le XVII^e siècle.

10. Winterbottom donne quelques précisions qui pourraient expliquer cette assertion. En effet, cet auteur précise : « The Timmanees possess the south side of the river Sierra Leone, together with its branches of Port Logo * (* The river gives its name to an old town called Port Logo or Baga Logo, situated near 60 miles above Free Town)... » (Winterbottom, 1969 : 3).

11. « the vast majority of temne are farmers living at subsistence level by cultivating rice, mostly dry. » (Littlejohn, 1963 : 1). « l'économie est fondée sur le riz, avec adjonction d'arachide, coton et petit mil, ainsi que de palmiers à huile et colatiers. L'élevage est plus développé que chez les Mendé, de même que la pêche (poison, barrages, pièges à poisson). Les chefs sont les gardiens mais non les propriétaires de la terre dont l'usage est transmis héréditairement de chef de famille en chef de famille. L'esclavage, qui distinguait entre esclaves de case et esclaves de guerre, jouait un rôle important dans l'économie pré-coloniale. » (Alexandre, 1972 : 466).

12. « It was from the Temne that the British acquired land to settle the freed slaves in the eighteenth century. » (Buah, 1978 : 4).

formation de l'ethnie landuma qu'il décrit comme ayant été une fraction de population qui avait rejoint la troupe des guerriers de Koli Tenguela et qui prirent le nom de « Kokoli ». Ces derniers s'allièrent ensuite avec leurs frères du Rio Nunez : « les Landuma ». Camara (1977 : 12) apporte une autre précision sur l'étymologie de cet ethnonyme : « Le terme Tchapi viendrait de l'expression Landuma "Tchap" ou "Tchapkö" qui signifierait en français coupe-le ». Nous avons recueilli la même étymologie à Boke et à Silikonko. Person (1985) quant à lui distingue les Landuma des Tchapis dans son travail sur les peuples côtiers de cette région, bien qu'il souligne la communauté culturelle de tous les peuples côtiers de la Guinée-Bissau à la Sierra Leone (Person, 1985 : 337). Pour J. Le Corfec (1948), « Tyapi » est un autonome qui correspondrait à l'hétéronyme « Landuma » utilisé par les Susu, Baga et Nalu. Pour conclure, provisoirement, sur ce sujet nous reprenons la version de Maurice Houis (1950) qui paraît simpliste à prime abord mais ne manque pas de bon sens. Pour cet auteur le mot « Landuma » viendrait de l'expression anglaise « lands-man », hommes de la terre ou des terres, sous-entendu de l'intérieur. Nous serions alors en présence d'un hétéronyme qui ne daterait que de l'époque de la présence anglaise sur cette partie des côtes ouest-africaines¹³. D'après Figarol (1912), ils ne seraient arrivés dans la région de Boke que vers 1800, ce qui semble très tard au regard de la présence antérieure de populations mentionnées sous les noms de « cocolis » ou Tiapi, mais juste d'après la chronologie des appellations reconstituée par les récits des voyageurs où le nom Landuma n'apparaît que tardivement. La question de la différenciation Tiapi/Landuma est donc d'une certaine importance mais nous n'avons pu y répondre. Comme c'est le cas pour nombre d'ethnies littorales telles les Nalu et les Baga, les grands groupes de familles se sont formés à la suite des différentes vagues migratoires qui ont peuplé l'hinterland côtier. Camara (1977) distingue trois vagues successives de peuplement.

LES BALANT (GUINÉE-BISSAU)

Les Balant sont localisés sur le territoire de Guinée-Bissau, cependant en 1958 le Dr W. Rutz (1959) estimait la population balant dans la zone frontalière de la Guinée à environ 2 000 habitants répartis en vingt cinq villages. Ce peuplement balant aurait trouvé refuge en Guinée à la suite de la guerre en Guinée-Bissau, et se seraient surtout installés dans les îles auprès des Baga Sitemu. Lors de notre séjour à Teskin, une famille étendue vivait de longue date un peu à l'écart du village. En plus de la production de riz dont l'organisation et le système technique sont quasi identiques à ceux des Baga, les Balant sont de grands producteurs de vin de palme qu'ils commercialisent. Ils pratiquent la riziculture inondée avec le même instrument original que les Baga : la grande bêche. Tout comme les Baga, ils exercent une petite pêche côtière d'autoconsommation. Ils élèvent quelques animaux¹⁴. Le système politique est très proche de celui des Baga¹⁵.

LES YOLA OU DIOLA OU JOOLA (CASAMANCE ET GUINÉE-BISSAU)

Les Yola sont plus connus sous le nom de Diola en Casamance (Sénégal). Cet ethnonyme « est utilisé pour la première fois au XIX^e siècle par Hecquard (1853), il serait d'origine Wolof. Ce terme générique désigne alors toutes les populations qui habitent l'ouest de la Casamance et qui constituent un tout aux yeux des étrangers malgré leur diversité » (Cormier-Salem, 1992).

En Guinée, au début de ce siècle, Figarol (1912) note que ces populations animistes n'ont ni bétail ni pirogue, il faut en conclure qu'à cette époque ils s'étaient déjà introduits dans le commerce au long cours bien que Figarol n'en parle pas alors qu'il note qu'ils font de nombreux voyages en Guinée-Bissau et reviennent dans leurs anciens villages. D'après Camara (1977 : 17), les Yola qui se sont installés dans ce pays seraient partis de la Casamance à la suite de conflits. Ils se sont installés sur les rives du Compony, près des Landuma.

13. Ce qui est confirmé par l'étude des récits de voyageurs.

14. Nous avons remarqué de nombreux porcs autour des habitations balant. Avec la production et la consommation, à la vue de tous, de grandes quantités de vin de palme, l'élevage de porcins témoigne d'une certaine indépendance des Balant au regard de préceptes de la religion musulmane.

15. « Chez les Balant nous trouvons une société complètement dépourvue de stratification et où seul le Conseil des Anciens du village ou d'un ensemble de villages, est habilité à prendre des décisions relatives à la vie de tous. Chez eux, la terre est la propriété du village mais chaque famille reçoit une parcelle nécessaire à sa subsistance; les moyens, ou plutôt les instruments de production appartiennent tantôt à la famille, tantôt à l'individu. » (Gallois-Duquette, 1979 : 15).

LES BIJAGO (GUINÉE-BISSAU)

C. Henry (1991) cite F. Lemos de Coelho, décrivant en 1669 les Bijago comme des captifs de guerre des Beafada ; mais elle rapporte plus loin :

« A la fin du XIX^e siècle, le Père Marcelino Marques de Barros recueillit une variante de cette tradition. Les Bijago auraient été des esclaves qui se seraient révoltés et auraient fui dans les îles. Teixeira da Mota (1974) formule l'hypothèse qu'une série de groupes ethniques, Coniagui, Tenda, Badiaranke, Beafada et Bijago peuplaient la Guinée du Nord jusqu'au littoral. Les conquêtes mandingues les auraient repoussés, c'est alors que les Bijago se seraient installés dans l'archipel. » (Henry, 1991 : 192).

Le peuplement des îles bijagos et les origines des populations qui s'y installèrent restent pour le moment fort mal connus. Mais, en ce qui concerne les premiers témoignages sur ces populations, ils mentionnent tous la grande activité guerrière des Bijago qui effectuent des razzias contre les populations du continent.

LES MANDENI (GUINÉE ET SIERRA LEONE)

D'après Arcin (1911 : 189), les Mandeni sont des Mane¹⁶, Mandé primitifs, leur langue descendrait de celle des Baga auxquels ils sont apparentés, ces deux groupes étant originaires du Solima. Germain pense que les Temne eurent fortement affaire aux Mane qui avaient fort mauvaise réputation¹⁷. Houis (1950) quant à lui affirme que la langue mmani est apparentée à celle des Sherbro et des Bullom de Sierra Leone, ainsi qu'à celle des Kissi.

« Les Mmani ont en effet coupé en deux un peuple dont une fraction s'étend en Sierra Leone (les Temne) et l'autre vers le Rio Pongo (les Baga). La toponymie actuelle du pays Mmani est baga; il faut remonter au Nord, vers le mont de Benna, région occupée aujourd'hui par les Susu pour retrouver la toponymie des Mmani. » (Houis, 1950 : 27-28).

Les deux versions ne sont pas contradictoires. Mais si ils sont apparentés aux Baga, comme l'affirme Arcin, la scission est très ancienne puisque les Mandeni n'ont pas pénétré dans le Fouta mais ont gagné les côtes par le sud de la Guinée et le nord de la Sierra Leone après être passés par Macenta et Gueckédou. Balandier confirme les anciens établissements mandeni¹⁸. Arcin parle d'un empire, qui s'étendait de la Sierra Leone au Rio Pongo vers le XVIII^e siècle¹⁹. Il s'agissait certainement plus d'une aire de peuplement que d'une structure politique centralisée. Wondji (1985) reprend cette version du peuplement mandeni et nous instruit quant à son évolution et son influence :

« Enfin tous sont d'accord pour dire que les Mane atteignent la côte en 1545 à Cape Mount, après avoir suivi les rivières Mona et Moa. De Cape Mount, ils remontèrent la côte vers le nord, écrasèrent les populations autochtones de Sierra Leone, firent une incursion vers le Fouta Djallon à travers les Scarcies ; repoussés par les Susu alliés aux Peul, ils durent retourner sur le littoral qu'ils occupèrent du Libéria aux îles de Los, en fusionnant avec les premiers habitants.[...] »

Brooks (1993 : 275) confirme l'hégémonie des Mani en précisant que les Mandeni poursuivirent la guerre avec les Baga jusque dans les environs du Cap Verga. Les Susu puis les Baga repoussèrent les Mandeni de

16. Brooks (1993) en parle sous le nom de « Manisoumba ».

17. « Ces Sumba s'appelaient entre eux "Mane" et leur nom signifierait peut-être anthropophages en Temne. C'est effectivement la réputation qu'ils avaient d'après le témoignage de deux Portugais naufragés faits prisonniers par les Sumba et enrôlés de force dans leur armée. »
 ...« Les Sumba ou Mane écrasent les Boulom, soumettent les Sape [Temne, Baga] qui à cette époque sont décrits comme dégénérés, mais ayant tenté d'envahir le Djallon se heurtent aux Foulbe, et aux Sosso de même qu'ils ne peuvent réduire les Limba. Leur avant-garde qui s'enfonça comme un coin en pays Limba serait la tribu des Loko. »...« Certains ont voulu voir (cf M. Houis) dans l'invasion mane la simple descente à la côte des Mani de la Haute-Scarcie : ce serait nier les témoignages portugais sur la direction de l'invasion venant du Sud-Est. C'est après la défaite des Sape par les Mane que les Mani seraient redescendus sur la côte. » (Germain, 1984 : 66)...« En fait, écrit-il, les Mane étaient plus une armée qu'un peuple, formée de captifs d'origines très diverses et mangeurs de chair humaine, commandés par une aristocratie qui elle, ne mangeait pas de chair humaine. » (Germain, 1984 : 67).

18. « Celles-ci ont, autrefois, occupé la plus grande partie du versant du S. W. du Fouta Dialon et beaucoup de noms de lieu en sont les témoignages ». (Balandier, 1952 : 50).

19. « Aujourd'hui donc, il est admis que depuis 4 siècles le territoire actuel de Forecariah était habité par une population de souche Mandenyi dont le pays d'origine se situerait aux environs de Macenta Guéckédou. Ce peuple autochtone qui a essaimé sur le territoire guinéen, disposait d'un royaume qui s'étendait de la Sierra Leone au Rio-Pongo vers le début du XVIII^e siècle ». (Arcin, 1911 : 189).

plus en plus vers le sud de la Guinée, dans les îles de Kakossa et Kaback²⁰ ; on retrouve aussi les traces de réfugiés mandeni dans quelques villages des îles de Loos. De nos jours, la culture mandeni s'est complètement fondue dans celle des populations qui dominèrent successivement la région sud de la Guinée. Suret-Canale (1970) mentionne le décès des rares vieillards qui parlaient encore le Mmani dans les îles, il précise que dans l'ancien canton de Shama, on retrouve encore quelques traces de ces populations. Les Mandeni se localisent maintenant surtout en Sierra Leone où ils cultivent le riz, produisent du sel et pratiquent la pêche.

LES BULLOM (SIERRA LEONE)

Le royaume des Bullom est sans doute l'une des plus anciennes entités politiques côtières de cette nature. Dès le XVI^e siècle, l'influence de ce royaume englobait une grande partie du sud de l'actuelle Sierra Leone (Buah, 1978 : 4). Une des versions de l'arrivée des Temne sur la côte décrit une scission de cette population en deux grands groupes entre lesquels les nouveaux venus s'installèrent. Le groupe du nord garda le nom de Bullom tandis que ceux qui furent refoulés vers le Libéria sont maintenant les Sherbro et les Krim. De plus, la poussée des Mende de l'intérieur les obligèrent à quitter les plateaux pour se réfugier sur la côte et les îles (Alexandre, 1972 : 468) exacerbant le caractère littoral du peuplement de ce groupe qui l'était déjà très largement. Tout comme la plupart des autres populations littorales des Rivières du Sud, les Bullom sont à la fois agriculteurs (manioc, riz en petite quantité et palmier), pêcheurs, producteurs de sel et commerçants (surtout avec les populations de l'intérieur), le sel n'étant certainement pas étranger à l'importance de cette activité.

LES BAGA (GUINÉE)

Du point de vue géographique, l'aire de peuplement бага n'est ni continue, ni homogène. Il n'y a pas d'unité géographique du pays бага sinon par le fait que c'est toujours un habitat littoral ou proche de celui-ci. Toutes les ethnies côtières cohabitent, et on rencontre des Baga peuplant soit en presque exclusivité une succession de villages homogènes, soit des îlots villageois isolés et dispersés dans un territoire dominé par une autre ethnie, soit encore, peuplant des villages et des quartiers où ils tendent à devenir le groupe social minoritaire. Que ce soit à partir des traditions orales ou des écrits et témoignages historiques, il est impossible de remonter au-delà du XVI^e ou XVII^e siècle. Il est tout aussi impossible de jalonner sur une échelle temporelle précise les différentes étapes qui ont marqué la formation de ces unités sociales et leur installation sur la côte.

Il y a donc lieu de distinguer les différents groupes бага qui peuplent environ 250 km de côte entre la frontière de Guinée-Bissau et la presqu'île de Conakry, ce sont les : 1). Baga Kaloum 2). Baga Kakissa 3). Baga de Koba 4). Baga Fore 5). Baga Pukur 6). Baga Sitemu 7). Baga Mandori.

Les Baga Mandori habitent principalement dans la zone de l'embouchure de la rivière du Cogon (sous-préfecture de Kanfarande) et des deux côtés de la frontière qui sépare la Guinée Bissau de la République de Guinée, mais aucune information n'a pu être obtenue quant à l'importance du groupe vivant en Guinée Bissau. Quelques familles cohabitent avec la population hétérogène de Kanfarande (ancienne Victoria). Les Baga Pukur (Ubaka ukur) ou Binari Baga forment le plus petit sous-groupe бага et ne sont présents que dans deux villages, Binari (*M'Nar* en бага) et M'bottini (*M'botn* en бага) dans la sous-préfecture de Kamsar, au nord du Rio Kapatchez. Les Baga Sitemu (*Stemoui*, *Stem Baka* ou *Utem Ubaka*) sont localisés dans la préfecture de Boke notamment dans les environs de Kamsar et Katako (et dans la plupart des villages côtiers), quelques villages de Baga Sitemu sont implantés sur les îles Tristao (Teskin par exemple). Enfin, dans la préfecture de Boffa, des villages бага sitemu sont aussi présents, il en est ainsi de Kalèksè et Bigori (ou B'kor) dans la sous-préfecture de Mankountan. Les Baga de Koba et les Baga Sobane, tout comme ceux du Kaloum, ont été culturellement assimilés aux Susu dont on ne peut maintenant les distinguer. Les Baga de Koba sont concentrés dans les villages de Koba, Taboriah, Tatema, Bassengue et Ganblan qui se situent dans la plaine sableuse de la rive droite de la rivière Ouassou. Beaucoup d'autres villages sont peuplés par ce groupe, il

20. « Kakossa mais surtout Kaback sont les derniers lieux de refuge, en Guinée Française, des populations Mandegnny. [...] Kabaki, disent les Susu. Le mot est d'origine Mandegnny Ka (lieu où), bèk (terminal), "Finistère" pouvons nous traduire en bon français ; la mer est là qui empêche toute nouvelle reculade devant les vainqueurs Susu. » (Balandier, 1952 : 52).

serait trop fastidieux de les énumérer tous²¹. De nos jours, les Baga Kakissa ou Sobane occupent les villages de Sobane et Dupru, ils habitent aussi sur les îles de l'estuaire de la Fatala dans les villages de Sakama et Dobire. Les Baga Fore de Boffa et Monchon habitent principalement les villages de Dyogona, Ouendema et Dantema, Monchon, Kifinda, Mintani, Kaktè, Melinsi, Tambaya, Kampom (Bongolon), Mabaso et Yamponi. L'arrivée des Baga dans la région du Kaloum, ne semble pas remonter au-delà du XVIII^e siècle. Les Baga du Kaloum furent les derniers à venir du Fouta Djallon après le jihad lancé par les Peul. Ce groupe de réfugiés ne fut donc pas le premier à s'installer dans la presqu'île et sa région. Les Mandeni (Mane) étaient notamment fortement implantés sur toute cette partie du littoral jusqu'en Sierra Leone. Il semble parfois, dans la tradition orale, que le premier peuplement mandeni soit largement confondu avec les premiers Baga qui apparaissent dans certains textes comme les premiers défricheurs, les maîtres du terroir. En fait, il y eut de nombreuses alliances. A Dixinn par exemple, les liens entre Baga et Mandeni, s'ils furent toujours plus ou moins teintés d'une certaine méfiance, n'en furent pas moins fréquents.

CONCLUSION

Nous avons pu voir que le peuplement du littoral guinéen a commencé bien avant le jihad de 1727, et s'est poursuivi durant plusieurs siècles. Très tôt des groupes étaient alors installés sur la côte et les premiers voyageurs du XV^e siècle témoignent de leurs présence. Par ailleurs, l'origine antérieure des groupes appartenant à l'ethnie baga n'est pas unique. Non seulement les origines foutaniennes sont multiples mais des mouvements de population venant du sud (actuelle Sierra Leone) et du nord (actuelle Guinée-Bissau) ont convergé vers le littoral guinéen pour s'y installer. Nous avons pu voir que l'ethnie baga est constituée de plusieurs groupes, isolés géographiquement les uns des autres tout au long du littoral. L'historique de l'implantation de ces groupes et même de chaque ancêtre fondateur des différents quartiers composant ces villages est singulière et témoigne de la mixité, de l'alliance, de la fusion ou de la fission de populations dont il paraît de nos jours difficile de retracer l'unité sociale passée ou la communauté culturelle originelle. Il n'empêche qu'il est évident aussi que la diversité des origines des défricheurs, les fusions, les recouvrements de populations, les alliances entre ces peuples d'origines diverses expliquent aussi une certaine continuité, une unité de culture, de croyances de pratiques tant religieuses que techniques (riziculture). Si le littoral des Rivières du Sud, et plus particulièrement la partie correspondant à la Guinée-Bissau et à la République de Guinée, se caractérise par le morcellement et la grande diversité des unités sociales et ethniques littorales, elle présente aussi, de la Casamance jusqu'en Sierra Leone, des caractéristiques étonnamment semblables du point de vue de l'organisation sociale (représentation et mode d'exercice de l'autorité politique), des organisations des exploitations des ressources (riziculture très spécialisée, hautement complexe du point de vue des techniques notamment concernant la gestion de l'eau), de l'univers cosmogonique (nom attribué au divinité suprême : *Cru, Kru, Kanu* etc.) et des représentations statuaire des divinités (la croyance en un dieu python est présente non seulement tout au long de la côte mais aussi dans certaines sociétés de l'intérieur comme les Dogon²²).

21. On les retrouve dans Sayonya, Fintina, Balonta, n'Bendia, Dekouré, Myentini, Kabéléya, Bendifikhè, Bakiya, Karamokoya, Wondira, Kounoudabè, Kassaya, Tanènè, Tatéma, Banengue, Taboya, Kalep, Kitiya, Kasambeya, M'benteya, Bangouya, Yayeya.

22. Sur ce sujet nous avons tenté de faire le point sur la représentation et la croyance en cette divinité [Bouju, 1994].